

EN TEMPS DE CARNAVAL



I

(3 heures du matin.)

— Bonne nuit, mes vieilles ; vous vous rappelez le chemin d'l'hotel ?



II

Napoléon à Auguste. — (Perdus dans le champ) Schais-tu y'a que chose d'houvert ?



III

UNE EXCURSION A LA CAMPAGNE

IV

— C'trop haut des cotes d'homme cha, c'hest pas un village à plomb.



V

— Crains pas. J'éré y'a pas creux... Aussi, si c'ha s'choit, des clôtures en plein milieu du chemin !



VI

Auguste. — J'schontent d'être rendu à l'maison. J'cht'invite pas, t'schais ; trop p'titement. Bonchoir !



VII

— Cristi les couvertes sont courtes ! Change qu'j'h'rie perdu rien qu'une botte.

VIII

Napoléon cherchant dans le pignon de l'étable. — C'h'bande d'hêtes ! Mettent cent throus de sherrures d'ans une porte et pas s'hun pour ma clef.

GENTIL TOUTOU

Oscar Dutilleul fait une cour assidue à Mme Letrinquart, une veuve fort jolie qu'il compte épouser prochainement.

La jeune femme est partie dernièrement pour la campagne, elle habite un petit chalet superbe. Dutilleul s'y rend pour la première fois.

On lui a tellement bien désigné la maison qu'il la trouve sans difficulté.

Il sonne à la grille, et comme il s'aperçoit que celle-ci n'est pas fermée, il la pousse et entre dans l'allée ombreuse qui mène à la villa.

A ce moment, un gros chien vient se jeter dans ses jambes, en gambadant avec des signes de joie non équivoques.

Oscar flatte le dogue de la main tout en lui disant :

— A bas les pattes, voyons ! à bas les pattes ! Cet animal-là m'a mis dans un bel état !

Et, en effet, le molosse en posant ses grosses pattes sur la poitrine, le dos et les bras du trop heureux Dutilleul, lui a rempli tous ses vêtements de boue.

— A bas les pattes ! crie toujours Oscar, tout en se brossant et s'acheminant vers la villa.

Une bonne vient lui ouvrir la porte.

— Madame Letrinquart ?

— Entrez, monsieur.

Oscar entre joyeusement dans le salon toujours escorté du gros chien qui, d'un bond, s'élance sur le canapé et s'y installe commodément.

— Voilà un animal que sa maîtresse gâte trop, se dit Oscar.

Bientôt la jeune veuve arrive et l'amoureux ne songe plus à l'affreux molosse.

Mais celui-ci ne l'entend pas ainsi, sans doute, et désire être en tiers dans l'entrevue, car il ne tarde pas à descendre du canapé pour aller près des deux jeunes gens, et poser une patte sur la robe de Mme Letrinquart et l'autre sur le pantalon de Dutilleul.

La veuve ne semble point se formaliser de cette familiarité ; elle caresse le chien en mur-

murant, avec cette intonation de voix ridicule que les gens se croient obligés de prendre quand ils parlent aux bêtes :

— Oh ! le beau toutou... gentil toutou...

— Gentil... gentil... répète Oscar, pendant qu'il se dit *in petto* : Cet animal ne va pas bientôt nous laisser tranquilles... si j'étais le maître, comme je te le flanquerais à la porte à coups de canne ! mais aujourd'hui la belle veuve ne me le pardonnerait pas !

— Oh ! le beau toutou, murmure la veuve en le caressant.

— Gentil, gentil ! reprend Oscar qui se dit avec une fureur croissante :

— Décidément, c'est insupportable, cette veuve a une affection pour les chiens qui dépasse toutes les bornes.

Bientôt après la bonne ouvre la porte du salon en disant :

— Madame est servie.

— Venez, monsieur Oscar, dit la jolie veuve, passons dans la salle à manger, vous devez avoir grand appétit.

Les deux amoureux s'en vont, toujours accompagnés du molosse.

Celui-ci ne tarde pas à prendre les devants, attiré par l'odeur d'un superbe poulet rôti.

D'un bond il se précipite sur la table, enlève le poulet et va le dévorer dans le jardin.

La veuve ne sourcille pas.

— Baste ! dit-elle à la bonne, c'est un petit malheur.

— Sapristi ! madame, dit Oscar très dépité, vous aimez bien les chiens.

— Les chiens ? je ne peux pas les souffrir.

— Mais celui-ci.

— Celui-ci, c'est différent... puisqu'il vous appartient.

— A moi ! mais je ne peux pas voir un chien en peinture !

— Et nous qui avons passé toute notre matinée à caresser cette horreur de bête !

C'était un chien perdu.

INTELLIGENCE ET POIDS DU CERVEAU

Existe-t-il une corrélation entre l'intelligence et le poids du cerveau ? Oui, dans de certaines limites. L'exercice des fonctions intellectuelles n'est possible que si l'encéphale présente un certain développement. On ne peut, cependant, pas dire d'une manière absolue que plus le cerveau est lourd, puis les facultés intellectuelles sont développées. Il y a d'autres éléments au problème ; il faut tenir compte du volume relatif, de la forme des circonvolutions, de la prédominance de tel ou tel tissu et de bien d'autres conditions absolument inconnues.

Citons, à titre de simple curiosité, les poids de quelques cerveaux célèbres :

	onces
Le poids moyen, d'après Broca, est de..	45
Le cerveau de lord Byron pesait.....	71
Celui de Cromwell.....	70½
Celui de Cuvier.....	58½
Ceux de trois professeurs de l'Université de Göttingue pesaient :	
Celui de Dirichlet.....	48½
Celui de Fuchs.....	47½
Celui de Gauss.....	47½
Celui de Dupuytren pesait.....	46
Celui de Gambetta ne pesait que.....	39½

Le docteur Mathias Duval a été frappé de cette infériorité cérébrale du célèbre tribun. Elle était rachetée, il est vrai, par un développement remarquable de la troisième circonvolution frontale gauche, celle dont dépend la fonction du langage. Faut-il conclure du fait de Gambetta ou qu'il était peu intelligent ou que le poids du cerveau ne signifie rien ?

A LA GLOIRE DES HUITRES

Avec des huitres

On est mieux qu'avec des savants,
On lit de moins quelques chapitres ;
Mais on ne perd pas son temps
Avec des huitres.